

MGR ERNEST JOUIN

1/3 - Longitudine dierum

- **La littérature légère qui fait perdre la foi** • **Contrat solennel avec Jésus** • **A la Maison Lacordaire de Flavigny** • **Les 'Servantes des Pauvres' fondées grâce à sa mère**
- **En proie à la Franc-maçonnerie** • **Félicité par Benoît XV** • **Pas de limite au pardon**

Parmi les nombreuses gloires dont l'Anjou peut s'enorgueillir, l'une des plus récentes et des plus éclatantes est sûrement Ernest Jouin, un prêtre qui s'est illustré par une vie de combat sans relâche au service de l'Église. Ce fils de l'Anjou est, en effet, l'une des dernières figures de l'école antilibérale et antimaçonnique, et non des moindres ; sa vie étant si riche et son combat si exemplaire, nous avons décidé de lui consacrer trois numéros de notre Petite chronique, l'un retraçant sa vie, les deux autres faisant connaître ses œuvres et ses combats. Dom Cabrol, père abbé de Farnborough et ami de Mgr Jouin, écrivait en 1936 : *Mgr Jouin est resté cher à la mémoire de beaucoup de prêtres et de laïques à Paris, à Angers. Qu'en est-il aujourd'hui ? Beaucoup l'ont oublié ; à nous donc de maintenir le souvenir d'un combattant de la foi mal connu, car son combat est le nôtre et ses ennemis sont les nôtres.*

L'enfance

Ernest Jouin naît à Angers, 12 rue Saint-Georges, le 21 décembre 1844. Son père, Amédée Marin, qui exerce la profession d'ébéniste, meurt tôt, laissant sa femme veuve et trois fils orphelins : Amédée (12 ans), Henry (3 ans) et Ernest, le dernier. Celui-ci est confié aux soins de sa grand-mère en Mayenne, jusqu'à ce qu'il revienne à Angers à l'âge de sept ans. Un jour, arrêté près d'une porte condamnée de la chapelle du Bon-Pasteur, il entend psalmodier l'office : *In manus tuas Domine...* son goût pour la musique est né. Mais il ressent un appel plus haut ; un jour qu'il refuse des poireaux, sa mère lui dit : *S'il en est ainsi, tu ne pourras jamais être curé, car tous les curés en mangent.* Et le petit répond : *Alors, je le veux bien.* Leur père ayant désiré qu'ils étudient, il rejoint son frère Henry au Collège de Mongazon ; c'est là qu'il fait sa première communion en septième. À partir de 1858, il fait son lycée à l'Institution libre de Combrée, fondée par M. l'abbé Drouet, là où était passé son frère Amédée quelques années auparavant. Il y est un élève studieux et travailleur, malgré ses séjours répétés à l'infirmerie, dus à sa santé chancelante. Mais c'est l'époque d'une perte de la foi, par la découverte de la littérature légère du dix-huitième siècle ; il écrit en effet : *Aucun de nous [lui et ses frères] ne songeait plus à mettre Dieu dans sa vie et nos trois âmes s'orientaient vers un monde de rêves dorés par l'éveil des passions.* Amédée, à qui Madame Jouin interdit l'entrée de sa maison, erre en Allemagne depuis six mois, et Henry est en recherche d'une situation à Paris.



Mgr Ernest Jouin (1844-1932)
alors curé de Saint-Augustin (Paris)

La conversion et la vocation

Mais père Piou, l'aumônier de Combrée, ranime la foi du jeune homme. La retraite qu'il suit en fin d'année de rhétorique (première) scelle sa vocation ; il écrit dans un feuillet intitulé *Entre Jésus et moi* ce contrat solennel :

Aujourd'hui, 28 juillet 1861, moi, Jouin Ernest, âgé de seize ans, je me suis consacré au Cœur de Jésus. C'est-à-dire que j'ai pris l'engagement de me conformer, autant qu'il est possible, à ce cœur doux et humble...

De plus, aujourd'hui, j'ai fait à Jésus vœu de chasteté.

J'ai agi ainsi pour plaire à Dieu en répondant aux grâces qu'il m'a faites depuis ma naissance, et principalement en cette année, et afin que Dieu augmente en moi la sainte vocation qu'il m'a donnée.

En troisième lieu, j'ai promis au Cœur de Jésus de dire tous les jours :

*1° mon acte de consécration,
2° les litanies de ce Sacré-Cœur.*

Tout ceci a été fait et traité entre Jésus et moi

le 28 juillet 1861. Jouin Ernest.

Frère Mannès

Quittant Angers, Ernest Jouin se rend au noviciat des dominicains de Flavigny (Côte-d'Or), où son frère Amédée, converti lui aussi, a pris l'habit sous le nom de frère Augustin. Ernest reçoit l'habit du Général le 23 septembre 1862, en prenant pour saint patron le Bienheureux Mannès ; il n'a pas dix-huit ans. Bien des années plus tard, les bâtiments de Flavigny seront rachetés par M. l'abbé Coache, qui y installera les Petites sœurs de saint François, en provenance d'Angers, avant que Mgr LeFebvre y installe son séminaire (pour les trois premières années du *cursus*). Les deux frères Jouin y font profession le 23 septembre 1863 et se rendent au noviciat profès à Saint-Maximin. Mais les rigueurs de la chaleur méridionale ont raison de la santé de frère Mannès qui doit rentrer à Angers après quatre ans, pour poursuivre ses études en tant que séminariste. C'est là qu'il reçoit le sacerdoce des mains de Mgr Angebault le 26 février 1868.

Le lévite

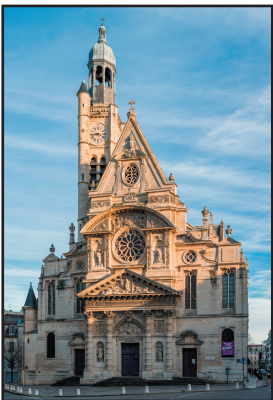
On attribue d'abord au jeune prêtre une fonction de précepteur auprès du fils du Comte de la Bouilleries, avant de le placer vicaire à Brézé. Mais en 1871, Mgr Freppel le



La Maison Lacordaire à Flavigny, avant la construction de l'allée couverte le long de la chapelle par l'abbé Coache.

nomme vicaire à Saint-Joseph puis à Saint-Maurice, la paroisse la plus peuplée d'Angers. Là, il se dévoue auprès des malades, catéchise les garçons et dirige le petit groupe des enfants de chœur. Il soutient l'œuvre naissante des *Servantes des Pauvres*, fondée quelque temps plus tôt par Dom Leduc, moine de Solesmes, sous l'inspiration de Mme Jouin. Ce sont elles que nous voyons toujours sillonner les rues d'Angers à vélo, fidèles à leur vocation et à leur habit. Il fonde également une première œuvre de jeunesse, pour la persévérance après la communion.

Vers Paris



Saint-Étienne-du-Mont

Mais sa famille l'appelle à Paris : sa mère y a rejoint Henry, entré dans l'Administration des Beaux-Arts, et le frère Augustin est élu prieur du Couvent Saint-Jacques. Il ne reste que Mgr Freppe à convaincre, qui tient à garder ce prêtre dans son diocèse ; *Monseigneur*, lui dit alors l'abbé, *vous avez fait venir d'Alsace en votre palais épiscopal Madame votre Mère. Vous ne pouvez me refuser de rejoindre la mienne et mes deux frères.* Et l'évêque consent : *Soit. Allez à Paris. Mais, je vous le déclare, je connais le milieu ; vous n'y réussirez pas.* La suite des événements démontre que, dans la circonstance, l'évêque d'Angers n'est pas bon prophète.

Le voilà donc vicaire à Saint-Étienne-du-Mont et chapelain de Sainte-Geneviève (l'actuel Panthéon). Il se dévoue auprès des pauvres et leur laisse toujours d'abondantes aumônes, au point de se mettre lui-même dans l'embarras. *Je n'ai plus un sou*, confie-t-il un jour à un confrère peu de temps après son arrivée à Saint-Étienne du Mont : *mon mois est entièrement dépensé...* et l'on n'est qu'au 15 du mois. À côté de cela, il obtient le grade de Maître en théologie, et le diplôme de docteur de 30 septembre 1879. C'est là qu'il assiste aux décrets du 29 mars 1880 : son frère, prieur du couvent Saint-Jacques est expulsé, et la Basilique Sainte-Geneviève redevient le Panthéon, le *Tombeau des Grands Hommes*. Le 2 juillet 1882, il est nommé à la cure de Joinville-le-Pont.

Curé de Joinville, au milieu de tous les combats

Sa nouvelle cure n'est pas une sinécure : le village est le théâtre des sacrilèges de libres-penseurs, le maire est

franc-maçon et la population, à part quelques femmes, est indifférente ; tout est à faire, et l'abbé est seul. Dès le 5 août, le Conseil Municipal lui supprime l'indemnité de logement. Cela n'arrête pas le curé qui maintient son plan : attirer les indifférents à l'église par l'éclat des cérémonies ; donner aux enfants une forte instruction religieuse ; assister les pauvres, dans toute l'étendue de ses ressources ; visiter les malades et les préparer à une fin chrétienne. Pour les cérémonies, il fait venir d'Angers tout un chargement de fleurs ; à la Fête-Dieu, c'est un reposoir extérieur auquel une équipe de dames travaille pendant des semaines. Il n'y a pas d'hommes pour porter le dais : il en fait venir de Paris. Il fait appel à des musiciens pour embellir les cérémonies : organiste, instrumentistes, et même chanteurs d'opéra. Il met aussi en place des catéchismes.

Son apostolat n'ayant que peu de succès auprès des malades, il fait appel aux Servantes des Pauvres d'Angers sur les conseils de sa mère. Un premier groupe de religieuses s'installe à Joinville. *Jamais M. le Curé ne me refuse quoi que ce soit pour les pauvres*, déclare la prieure Mère Agnès. Et les âmes se convertissent ; très malade d'un cancer, un franc-maçon consent à recevoir les soins des religieuses : *Je veux bien recevoir la sœur, mais pas le curé*, dit-il en blasphémant ! Au bout de six mois, il est vaincu, se confesse et meurt dans le repentir.



Église Saint-Charles-Borromée de Joinville-le-Pont

Mais la plus grande bataille que doit mener le curé est la guerre que lui déclare la Municipalité ; en effet, jaloux des succès de son apostolat, le Conseil municipal lui réclame 1 200 francs, somme que son prédécesseur se serait attribuée sur les revenus des Pompes Funèbres. Le curé est ainsi, pendant trois ans, en butte aux attaques du maire calomniateur, aux vexations d'excités blasphémateurs pendant des cérémonies, aux articles mensongers de journaux libres-penseurs, à la déloyauté d'une administration gangrénée par la Franc-Maçonnerie... Les procès se multiplient, et d'acquittements en appels, généralement favorables au curé, ses supérieurs décident de le déplacer, malgré une pétition de paroissiens et sympathisants rassemblant neuf cents signatures.

Vicaire à Saint-Augustin

Le voilà maintenant second puis premier vicaire à Saint-Augustin, où il rejoint un presbytère hors du commun : un saint prêtre, M. Taillandier, le curé, ou l'abbé Huvelin, qui sera le confesseur de Charles de Foucauld ; entre les vicaires, les auxiliaires et les précepteurs, le nombre de prêtres à célébrer la messe à Saint-Augustin se porte à vingt-cinq. On le charge de quelques prédications et des confessions ; il se lance également dans la rédaction de ses *Explications logiques du catéchisme*. Un jour qu'il est atteint d'une mauvaise grippe, sa mère accourt pour lui procurer ses soins, et il lui dit : *Avant tout, petite Mère, mettez-vous à cette table et écrivez.* Docile, Madame Jouin doit écrire toute l'explication de la leçon de *La Contrition* qu'il venait de rédiger dans sa tête. Son attention va à tous, partout il s'enquiert du bien des âmes ; un soir, il dit à l'une de ses catéchistes : *Portez vite, je vous prie, ceci à Mlle X... : qu'elle puisse au moins dormir cette nuit sans préoccupation.* C'était la veille du terme et l'enveloppe contenait l'argent du loyer qu'on allait réclamer



Église Saint-Médard, 5^e arrdt

le lendemain matin à une pauvre femme sans travail.

À la mort du curé de Saint-Augustin, l'abbé Jouin obtient la fonction de directeur du catéchisme des garçons des écoles communales. Il s'y donne tant de mal

qu'au sortir de l'examen pour la première communion, les examinateurs lui déclarent : *Les enfants des Frères, ceux de l'École Fénelon, nos enfants libres eux-mêmes, n'en savent pas autant !* En continuation du catéchisme, l'abbé fonde un patronage pour lequel il compose des mystères.

La cure de Saint-Médard

En 1894, le cardinal Richard le nomme curé de Saint-Médard, où il se démène : catéchisme pour les enfants des écoles laïques, patronage, avec excursion au Mont-Blanc notamment. Les résolutions de la retraite qu'il fait en 1894 témoignent de ses soucis apostoliques :

- I - Pour moi : Veiller à mon oraison.
- II - Pour les autres :
 - 1- Veiller à ce que l'on confesse, c'est la vie paroissiale.
 - 2- Veiller au service des malades. Leur éternité est proche.
 - 3- Organiser les catéchismes.
 - 4- Veiller au culte divin.

Comme à Joinville, il fait venir les récalcitrants à l'église par la splendeur des cérémonies : il fait venir des fleurs d'Angers, il invite chanteurs, organistes, instrumentistes. Pour subvenir aux besoins des malades et des nécessiteux, il fait de nouveau appel aux Servantes des Pauvres. Ses fonctions pastorales, la présence de six vicaires pourraient le dispenser de visiter personnellement les malades ; il le fait cependant chaque fois que sa visite peut contribuer au bien moral ou religieux des pauvres infirmes. *Je l'accompagnais un jour — écrit le curé d'une importante paroisse parisienne — chez un malheureux atteint d'un cancer à la bouche. De ses lèvres meurtries coulait, par moments, un liquide sanglant et nauséabond. Transporté de joie à la vue de son curé, il lui saisit les mains, les retenait longuement pressées sur sa poitrine, balbutiant des paroles de reconnaissance. Des gouttes sanglantes tombaient sur les mains qui ne se retiraient pas. Quand nous fûmes sortis, pendant qu'il se lavait au bassin du Jardin des Plantes, je lui disais ma surprise et lui, simplement, de répondre : — Que voulez-vous ? Il était si content de me voir et de me remercier. Je ne pouvais le priver de cette satisfaction...*

Malgré les nombreuses œuvres qu'il finance généreusement (contribution à l'école libre de la paroisse voisine, que fréquentent les garçons de Saint-Médard, entretien de dix élèves ecclésiastiques, charges de deux maisons de Servantes des Pauvres et des malades qu'elles assistent, dépenses considérables pour le culte), il trouve toujours l'argent nécessaire, sans doute un fruit de sa dévotion à saint Antoine ;

un jour, une dame de Saint-Augustin qui apporte au presbytère de Saint-Médard des vêtements pour les pauvres, reçoit de la domestique de l'abbé Jouin cette boutade : *Vous feriez bien mieux de lui apporter des chemises. Il vient de donner sa meilleure et je ne suffis pas à réparer les vieilles !* Non content de secourir les pauvres, il s'attelle également à leur instruction religieuse, par des cours de catéchisme le mercredi ; la tombola qui les suit, ainsi que le boudin et les oies à Noël et les œufs à Pâques attirent beaucoup de ces indifférents à ses cours de doctrine chrétienne.

De nouveau à la cure de Saint-Augustin

En 1899, le cardinal Richard le nomme curé de Saint-Augustin ; il a cinquante-quatre ans. Là, il attache une grande importance à l'instruction de ses paroissiens : il publie chaque dimanche une brochure contenant les textes de la messe et quelques commentaires, il se lance dans la publication d'une revue : *Le Catéchisme*. Ses compétences en ce domaine lui valent d'être désigné par le cardinal Amette pour étudier l'application à Paris du décret de saint Pie X sur l'âge de la première communion des enfants. Le reste de son temps, il le passe à étudier.

Mais c'est également l'époque de 1905 ; l'inventaire de son église est fixé au 31 janvier. Les ordres du Cardinal Richard, comme ceux du Souverain Pontife, sont formels : protester contre la violation des droits de l'Église, mais éviter d'agir d'une façon séditeuse et violente ; c'est ce qui se passa : ce jour-là, les fidèles sont convoqués à assister à une messe de deuil, puis l'agent des domaines arrive, conduit par l'un des vicaires ; des fidèles l'empêchent d'entrer dans



Église Saint-Augustin

la sacristie, et il est poliment reconduit à la porte, comme il le dit lui-même, félicitant le curé pour la parfaite attitude de ses paroissiens. Mais l'histoire ne s'arrête pas là, nous en évoquerons la suite dans un prochain numéro.

Sa libéralité est connue de tous ; des billets de mille francs sortent souvent de sa bourse, il prend notamment à sa charge cinq orphelins dont les parents ont péri dans un incendie. Lors du début de la première guerre mondiale, le curé de Saint-Augustin met en place un hôpital, *L'ambulance 139* : pendant qu'il convie ses paroissiens à la prière et à la pénitence, il s'entend avec *l'Union des Femmes de France* pour la fourniture des lits et du matériel

chirurgical et radiologique nécessaires à l'ambulance qu'il veut établir, il obtient le concours du professeur Mauclair, chirurgien de la Charité, et du docteur Moizard, ses paroissiens, il demande aux Servantes des Pauvres le sacrifice de leur chapelle pour l'hospitalisation des soldats et des officiers, il enrôle comme infirmières l'élite active des dames de sa paroisse, et il sollicite des autres leurs offrandes et leur aide. Il paye lui-même, dans une large mesure, de sa personne et de sa bourse, supportant seul, au début, des dépenses énormes, jusqu'au jour où le Comité de la Colonie parisienne de l'Équateur veut bien les partager avec lui. L'abbé Jouin est partout : à sa cure, au chevet des blessés, assistant aux opérations... Entre 1914 et 1919, ce sont 1275 hommes soignés, 300 opérations... et un coût total de 396 000 francs.

Il mène le bon combat, il achève sa course

Touchant au terme de sa vie, le curé de Saint-Augustin reçoit quelques honneurs en récompense de ses nombreux travaux, notamment sa lutte acharnée contre la Franc-Maçonnerie (que nous évoquerons dans le troisième article). À l'occasion de ses noces d'or, le 26 février 1918, en pleine guerre, le pape Benoît XV l'élève à la prélature par le bref *Praestantes animi laudes* :

Les éminentes qualités que vous avez manifestées avec éclat au cours de votre longue carrière sacerdotale Nous décident sans peine à vous honorer d'une illustre dignité. Nous savons, en effet, que vous vous acquittez de votre ministère sacré d'une manière exemplaire, que vous avez la plus vive sollicitude du salut éternel des fidèles et que vous affirmez avec constance et avec courage les droits de l'Église catholique — non sans péril pour votre vie — contre les sectes ennemies de la religion, enfin que vous n'épargnez rien, ni labeurs, ni dépenses, pour répandre dans le public vos ouvrages en ces matières. Puisqu'il en est ainsi, Nous vous conférons d'autant plus volontiers un témoignage de bienveillance que, comme vous venez de célébrer le cinquantième anniversaire de votre sacerdoce, Nos félicitations pontificales sont le couronnement des vœux de tous les gens de bien.



Benoît XV (tableau d'Emilio Vasarri)



Mgr Joseph Rumeau, évêque d'Angers de 1898 à 1940

De son côté, Mgr Rumeau, évêque d'Angers, lui confère le titre de chanoine d'honneur de sa cathédrale.

À l'occasion de ses noces d'argent pastorales (30^e anniversaire de sa nomination à la cure de Saint-Médard), le 25 janvier 1924, le pape Pie XI l'élève à la dignité de protonotaire apostolique, ce qui lui donne le privilège de porter la mitre et l'anneau en certaines occasions. Il déclare

avec humilité :

Je crois pouvoir rendre ce témoignage que telle fut toujours, au cours de ces 25 années, la prédication à Saint-Augustin, et que cette salubre intransigeance, inaccessible aux innovations modernes, est tout à l'honneur de mon clergé dont l'intégrité de la doctrine et la sûreté de l'enseignement rejaillissent jusque sur leur curé.

Tel était Mgr Jouin ; le R.P. Hébert, dominicain, le décrit ainsi : *Un homme d'étude, un homme de caractère, un homme de cœur. C'est en voyage surtout, raconte l'abbé Constant, que se révélait la figure originale de l'Abbé Jouin : sa générosité, son cœur, son entrain, sa jeunesse. Devenu curé de Saint-Augustin, ajoute-t-il, il s'était entouré d'un certain luxe et menait un train de vie qui aurait pu risquer de le séparer de la foule. On savait que c'était la faute de la charge et non celle des sentiments et pour pénétrer jusqu'à lui, on traversait sans se laisser intimider les salons en enfilade à l'aspect cossu et on l'abordait sans trop d'émotion, malgré l'attitude réservée qu'il gardait devant son bureau surchargé de dossiers, sous la lumière d'une haute fenêtre, pendant les premiers instants de l'entrevue. Mais on était bien vite mis à l'aise : les confidences, un nom connu jeté dans la conversation, le rappel d'un souvenir le déridaient ; ses yeux pénétrants brillaient d'un éclat malicieux, et il vous tenait sous le*

charme de ses paroles. Jamais on n'avait l'impression qu'on avait pu l'importuner ; l'affabilité était chez lui la forme la plus souriante de la charité. Il reste en effet fidèle à la lointaine promesse qu'il a faite à Combrée d'être aimable avec tous, pour se conformer au Cœur de Jésus. Et il donne beaucoup : familles nécessiteuses, séminaristes malades, même son ancien sacristain de Joinville qui l'avait trahi pour prendre le parti du maire franc-maçon, ou cet ancien ami qui avait plagié une de ses œuvres, malgré le temps et l'argent que l'abbé y avait consacré... Notre-Seigneur, dit-il à un ami qui s'en offusque, n'a pas mis de limite au pardon. Vers la fin de sa vie, il est plus d'une fois dans l'embarras financier, réduit à accepter l'aumône d'un ami prêtre ; il meurt presque dans le dénuement. Mais la note dominante de son caractère fut jusqu'à la fin la droiture et la ténacité de sa volonté, écrit le chanoine Sauvêtre. L'amitié avait chez lui des racines profondes, écrit de lui un de ses amis. Sa confiance en Dieu, dans l'Église et dans le pape grandit avec les années : Le seul espoir de salut, dit-il avec énergie quelques jours avant sa mort, est dans l'intervention du Pape, seul capable d'arracher le monde à l'emprise des forces mauvaises.

Mais en juin 1932, une fièvre se déclare, qui dégénère bientôt en embarras broncho-pulmonaire. Il reçoit l'extrême-onction le mardi 21 juin, des mains de son confesseur ; le lundi 27 au matin, il reçoit une dernière fois la communion des mains du prêtre qu'il avait autrefois préparé à la communion, à Saint-Maurice d'Angers. On lui apporte de la part du Saint-Père la bénédiction apostolique et des souhaits de réconfort spirituel. Après une rude agonie, il rend son âme à Dieu le 27 juin 1932, dans sa quatre-vingt-huitième année, entouré de tout son clergé. Ses obsèques sont célébrées par le cardinal Verdier, avec la présence de nombreux évêques, prêtres, chanoines, dominicains.

Son biographe, le chanoine Sauvêtre concluait en 1936 :

La pierre du tombeau qui recouvre la dépouille mortelle du Curé de Saint-Augustin n'étouffe pas sa voix et ne paralyse pas son activité. Il parle encore et se survit dans les œuvres qu'il a créées. Les vingt prêtres qu'il a donnés à l'Église, les œuvres de jeunesse qu'il a fondées, les soixante-dix servantes des pauvres qu'il a introduites à Paris et, surtout, la revue dont il fut le fondateur et l'âme, prolongeront sa mémoire et continueront d'assurer l'action bienfaisante du grand serviteur de l'Église que fut Mgr Ernest Jouin.

Aujourd'hui, ses œuvres n'ont pas survécu aux attaques ennemies, au premier rang desquelles se trouve la révolution conciliaire ; à nous donc de faire revivre son combat, sa force, son dynamisme, pour la défense de l'Église et de la France ! (À suivre...)

Pierre de Jacquelot



Le chanoine Joseph Sauvêtre (1862-1949)
Biographe de Mgr Jouin

Né à Chaudfond-sur-Layon, il fréquente le patronage de l'abbé Jouin à Angers. Il le rejoint ensuite à Paris en tant que séminariste, puis en tant que prêtre, avant d'être nommé curé de Saint-Étienne-du-Mont. Il termine sa vie auprès de son frère, curé de Vern-d'Anjou.